

5. Littératures francophones:
une langue pour communiquer plusieurs cultures,
plurilinguisme et recherche de nouvelles identités culturelles

extraits de :

- Albert Memmi (Tunisie): *La statue de sel* (1953)
- Patrick Chamoiseau (Martinique) : *Chemin-d'école* (1994)
- Assia Djebar (Algérie) : *L'amour, la Fantasia* (1985)
- Azouz Begag (Algérie, immigration de 2ème génération) : *Béni ou le paradis privé* (1989)
- Ahmadou Kourouma (Côte d'Ivoire) : *Allah n'est pas obligé* (2000)



«Qantara», 1994, n. 13

L'école coranique.

3. ALBERT MEMMI, *La Statue de sel*, 1953

Réci largement autobiographique, La Statue de sel est un des premiers textes de la littérature maghrébine en français. Livre d'analyse et de mémoire, c'est le compte-rendu lucide et impionable d'une difficulté à être. Pour dire cela avec les mots de Camus qui écrit la préface pour la première édition «le curieux sujet du livre [...], c'est justement l'impossibilité d'être quoi que ce soit de prêts pour un juif tunisien de culture française [...]. Il est juif (de mère berbère, ce qui ne simplifie rien) et sujet tunisien [...]. Cependant, il n'est pas réellement tunisien, le premier pogrome où les Arabes massacrent les juifs le lui démontre. Sa culture est française [...]. Cependant la France de Vichy le livre aux Allemands, et la France libre [...] lui demande de changer la consonance juive de son nom».

Géné devant le regard des autres, j'étais furieux contre eux de rouler les *r*¹ de ne savoir prononcer cet impossible *r* français que Paris a imposé à la France. J'ai essayé, j'ai pris mille fois la résolution d'essayer de grasseyer constamment jusqu'à trouver le son juste. Quand je surveillais ma langue, je perdais le fil de mes idées et j'étais vite obligé, lorsque la pensée se trouvait difficile, de laisser ma langue en paix pour réfléchir. Je reprenais alors cet accent bizarre, aux sonorités métèques, Américain du Sud, cinéma exotique, qui dénaturait le sérieux

¹ rouler les *r*, les prononcer en les faisant vibrer longuement, prononciation opposée à grasseyer = les

prononcer du fond de la gorge sans l'action de la langue.

de mes discours. Ou bien, si je m'appliquais, je m'en raclais la gorge: on se moquait de moi, on m'imitait.

– Vous «pakhez» le «fthangais» comme un Allemand.

Je ne parlais comme personne, malheureusement. J'essayais de prononcer une langue qui n'était pas la mienne, qui peut-être ne le sera jamais complètement, et pourtant m'est indispensible à la conquête de toutes mes dimensions. Notre patois suffisait à peine au langage quotidien du boire et du manger. Pouvais-je leur dire que ma mère ne parlait aucune langue européenne, qu'elle ne parlait pas même convenablement son patois?

[...]

À cheval sur deux civilisations, j'allais me trouver également à cheval sur deux classes et à vouloir s'asseoir sur deux chaises, on n'est assis nulle part.

C'est alors que je découvris un terrible et merveilleux secret qui, peut-être, me ferait supporter ma solitude. Pour m'alléger du poids du monde, je le mis sur le papier: je commençai à écrire.

[...]

Alors commençai ma bataille à bras-le-corps avec le langage; précisément parce que je roulais les *r* et confondais les nasales. Obscurément, je sentais que je pénétrerais l'âme de la civilisation en maîtrisant la langue. Sans cesse j'écrivais et jamais je n'étais content, voyant bien que, le plus souvent, je manipulais des écorces vides, que la chair restait non atteinte. Je me posais des devinettes: comment nomme-t-on cet objet? Les choses m'échappaient, me restaient étrangères, me semblaient-elles, si je ne pouvais les nommer. Je cherchais longtemps, je restais incantonné autour de moi. Lorsque je trouvais, je répétais le nom à haute voix, comme une incantation. J'avais saisi l'objet, je pouvais l'invoquer à mon gré, une partie du monde m'était soumise.

Parfois, le Maître tentait de confronter la lecture à notre réalité. C'est ainsi qu'un jour, il tomba sur Gros-Lombrie¹.

«Alors, nous avons vu que Petit-Pierre, les soirs d'hiver à la ferme, aime bien se glisser entre les draps chauds de son lit douillet. Est-ce le cas pour vous, mon ami? Avez-vous souvenir d'une circonstance qui vous rendit votre lit agréable?»

Il lui demanda à l'instar de Petit-Pierre, de décrire sa maison, son lieu de travail, la lumière de sa chambre, son moyen de locomotion pour venir à l'école. Il y eut de vastes éclats de fête à mesure que Gros-Lombrie, sous l'insistance du Maître qui n'en revenait pas, dévoilait les réalités de sa vie. En guise de lit (appelé ça *kabanne*), il disposait d'une paillasse d'herbes sèches que l'on ouvrait chaque soir, dans l'unique pièce de la case, aux côtés de celles de ses dix frères et sœurs. Ses parents dormaient au même endroit, à l'abri d'un rideau de toile cirée, sur un indéfinissable lit à pattes. Le jour, les paillasses étaient roulées dans un coin ou exposées aux embellies à cause des pisses nocturnes. Pas de draps car la chaleur pesait; parfois, quand le serin de décembre menaçait les poitrines, il se couvrait d'un carreau de madras. Le soir, chacun, renfrogné là où il pouvait, s'efforçait pour son travail scolaire à capter la lueur débile d'une lampe-pétrole qui enfumait la case. Le matin avant de venir, Gros-Lombrie devait charroyer et-caetera-seaux-d'eau, abreuver des cabris, mettre un bœuf au piquet sur une pièce d'herbes, rafler quelques lianes à lapins, et courir vers l'école durant deux ou trois kilomètres. Pour disposer du temps d'accomplir ces tâches, il devait ouvrir ses yeux avant les chants du coq et battre de vitesse l'oiseau-pipiri.

Nous en rîmes.

Gras.

Épais.

Le maître, lui, en fut atterré. Son univers de fermes idylliques, de moulins, de bergers, de fêtes d'automne auprès de mares musicales, achoppait ici-là.

[...]

Aux yeux de Gros-Lombrie, le Petit-Pierre des lectures faisait figure d'extraterrestre. Mais

pour lui, comme pour la plupart d'entre nous, à mesure des lectures sacralisées, c'est Petit-Pierre qui devenait normal. [...]

Songer au premier livre. Ses lettres en gras, détachées. Ses illustrations à chaque page qui emplissaient notre tête d'un monde bien loin du nôtre. Ses forêts. Ses animaux. Ses saisons. Ses hiérarchies de couleurs qui attribuaient celle de notre peau au laid, au méchant, au sinistre. *O ce vertige, mi! Tête perdue*, le négrillon s'était engouffré plus d'une fois dans chacune de ces illustrations. Il avait porté des sabots, coupé du foin, glané du bois mort, ramassé du blé, il avait sué aux vendanges, foulé des baillies de raisins. Il avait, dans les étendues désolées de la neige, chanté l'inaltérable verdure d'un beau sapin. Il avait, dans l'accumulation virginale de la neige, modelé des bonhommes au cœur froid. Il avait cueilli la violette et respiré le romarin nouveau. Il avait, en de temps de blonde enfance, rouge aux joues et yeux bleus, couru dans le printemps des prés. Pour saluer l'an nouveau, il avait chanté: «*Bonne année à toutes les roses que l'hiver prépare en secret...*» Souvent, au bord de la mer, il croyait voir la France tout-près, tout-près même, o près-près-près dans l'ombre bleue qui troublait l'horizon.

(Chamoiseau, *Chemin-d'école* cit., p. 153-56)

L'ENFANCE BILINGUE - L'ÉCOLE COLONIALE

5. PATRICK CHAMOISEAU, *Chemin-d'école*, 1994

Dans *Chemin-d'école* Chamoiseau raconte sa première rencontre avec l'école et la langue de celle-ci. Ce livre, «parole de rire amer contre l'unique et le Même» (lisez: l'enseignement dispensé par l'État français dans les colonies, la norme grammaticale et les modèles culturels imposés), est dédié à tous ceux qui ont «du affronter une école coloniale» pour voir du jour au lendemain basculer le juste et le non admis, le faisable et l'impossible, l'exprimible et ce qui est frappé d'interdit, en un mot l'univers dans sa totalité.

Chamoiseau ne nous raconte pas seulement son enfance, il tisse un éloge de la créolité (mot calqué sur «négritude»). Son livre est un hommage rendu à l'ensemble culturel qui s'exprime à travers le créole, c'est à dire le «système linguistique mixte provenant du contact du français avec les langues indigènes ou importées (Antilles) et devenu langue maternelle d'une communauté». C'est le cas, entre autres, d'Haïti, de la Guadeloupe et de la Martinique. Comme il le dit, c'est une parole «riche de son propre centre et contestant tout centre, hors de toutes métropoles, et tranquillement diverselle contre l'universel».

Premier jour de classe, premier contact entre deux univers distants et conflictuels: la maison et l'école.



«Cantara», 1994, n. 13

7. ASSIA DJEBAR, *L'Amour, la Fantasia*, 1985

Dans l'extrait qui suit, Assia Djébar représente la modification progressive du corps d'une jeune fille soustraite à la claustration et vivant l'expérience de la liberté.

Ayant dépassé l'âge pubère sans m'être immergée, à l'instar de mes cousines, dans le harem¹, demeurant, lors d'une adolescence rêveuse, sur ses marges, ni en dehors tout à fait, ni en son cœur, je parlais, j'étudiais donc le français, et mon corps, durant cette formation, s'occidentalisait à sa manière.

Dans les cérémonies familiales les plus ordinaires, j'éprouvais du mal à m'asseoir en tailleur: la posture ne signifiait plus se mêler aux autres femmes pour partager leur chaleur, tout au plus s'accroupir, d'ailleurs malcommodément.

Fêtes nocturnes sur les terrasses d'où parquées en peuple d'invisibles, nous regardions l'orchestre andalou avec son ténor vénérable. Celui-ci trônait au milieu des hommes parés de leurs atours et qui se savaient observés par les femmes plongées dans le noir. Elles rythmaient la rencontre par leurs clameurs vrillées qui s'élançaient en gerbes. Ce cri ancestral de déchirement – que la glotte fait vibrer de spasmes allègres – ne sortait du fond de ma gorge que peu harmonieusement. Au lieu de fuser hors de moi, il me déchirait. Je préférais écouter la longue vocifération de ma mère, mi-roucoulement, mi-hullement qui se fondait d'abord dans le chœur profus, puis le terminait en une vocalise triomphale, en long solo de soprano.

De l'aggluinement de ces formes tassées, mon corps de jeune fille, imperceptiblement, se sépare. À la danse des convulsions collectives, il participe encore, mais dès le lendemain, il connaît la joie plus pure de s'élaner au milieu d'un stade ensoléillé, dans des compétitions d'athlétisme ou de basket-ball. Ce corps n'est pourant pas encore armé pour affronter les mots des autres.

(1) Djébar, *L'Amour, la Fantasia* cit., p. 144)

Parmi les itinéraires d'initiation des jeunes beurs, celui de Béni, le jeune héros de Béni ou le paradis privé d'Azouz Begag, représente, d'après certains critiques, «l'intégration en souriant».

Noël et son père barbu ne sont jamais rentrés chez nous, et pourtant Dieu sait si nous sommes hospitaliers! Jamais de sapin-roi-des-forêts devant la cheminée, de lumières multicolores et d'étoiles scintillantes qui éclaboussent les yeux des enfants, encore moins de crê-

che avec des petits Jésus et des moutons en chocolat. Rien du tout. Et tout ça parce que notre chef à nous c'est Mohamed. Dans son bouquin, il n'avait pas prévu le coup du sapin et des cadeaux du 25 décembre. Un oubli comme celui-là ne se pardonne pas facilement. On aurait presque envie de changer de chef, du coup, pour faire professionnelle!

Alors, oubligi, pour faire comme tout le monde, mon père ne voulait pas entendre parler du Noël des chrétiens. Il disait que nous avions nos fêtes à nous: il fallait toujours en être fier. Mais les fêtes des Arabes n'étaient pas spécialement célébrées pour les enfants, à part celle où tous les petits se font découper un morceau de leur quèque. Mais c'est pas fait pour rire.

Heureusement, il y avait le comité d'entreprise de mon père qui pensait à nous chaque année. Dans l'entreprise qui avait eu la gentillesse de l'embaucher, on pensait beaucoup aux enfants des employés et, pendant le mois de décembre, les patrons organisaient une fête, la fête de l'arbre de Noël. Comme elle avait lieu dans le centre de Lyon, place Guichard, nous disions que c'était la fête de la place Guichard.

Quelques jours avant le grand gala, mon père ramenait à la maison les bons de jouets à échanger pendant la fête. Il y en avait un pour chacun. C'était le plus grand moment de l'année, celui où, avec mes frères et mes sœurs, nous nous sentions vraiment proches des Français. De leurs bons côtés.

Nous nous rendions au gala surtout pour récupérer les jouets et un peu pour assister à la fête, voir les magiciens, les clowns et lire des jeux sur la scène.

Cette année-là avait été particulière. Lyon était recouvert d'un épais brouillard de neige comme il n'y en avait jamais eu auparavant sur la ville. La nuit froide de l'hiver était tombée très tôt et nous n'avions pas les chaussures qu'il fallait pour marcher sur le coton craquant. Nous nous sommes envoyés quelques boules de neige et Abboué nous a ordonné d'arrêter tout de suite à cause du froid.

Nous avons beaucoup marché, parfois sur les trottoirs, parfois au beau milieu de la chaussée, car on ne pouvait plus rien distinguer par terre. Les automobilistes non plus. Ils roulaient tous au ralenti comme s'ils n'étaient pas pressés ce soir-là. Devant eux, montés sur un camion de la Ville de Lyon, des travailleurs jetaient de larges pellicées de sel sur les routes. Il faisait nuit mais on voyait bien que c'était tous des Arabes. «Salam oua rikhoum!» leur a dit mon père lorsque nous les avons croisés. «Oua rikhoum el salam!»

Nous sommes parvenus devant la Bourse du travail. Juste à l'heure. Des gens, pas très nombreux, se pressaient à l'entrée. Nous avons fait une petite queue devant le guichet puis nous sommes entrés dans l'immense salle à peine éclairée par une lumière tamisée. Dans un angle de la scène, un immense sapin ensoleillé de guirlandes trônait devant le public comme dans sa forêt natale. Il avait pris ses aises, s'allumait et s'éteignait sans arrêt, illuminant par intervalles réguliers le monsieur qui faisait l'animation à ses pieds. Petit homme, il parlait, bougeait tellement avec des gestes si amples que je ne regardais que lui depuis que nous nous étions installés sur les sièges durs qui faisaient mal au derrière.

La salle était pleine à craquer. Des enfants s'agitaient partout. Ils ne tenaient pas en place, allaient et venaient en piaillant dans les allées qui séparaient les bancs. À un moment, j'ai voulu moi aussi me lever pour aller me promener au milieu de la foule.

– Où tu vas? Tu restes là! a questionné et répondu mon père.

– Il veut jamais faire comme les autres qui-là! a commenté mon frère Nordine. Je me suis sagement recalé sur mon siège et j'ai regardé les gens assis autour de nous. Bien sûr, tous les parents avaient amené leurs enfants avec eux. Ils étaient habillés en dimanche. Tous.

Puis le monsieur de l'animation a commencé à parler dans le micro.

– Ça va bien les enfants! il a hurlé.

– Outili!...! ont dit tous les enfants.

Sauf nous. Moi j'étais placé en bout de rang. À ma gauche, il y avait mon petit frère Ali, puis Nordine, puis Abboué, et derrière lui Naoual, Kheira, ma mère et en bout de ligne notre sœur aînée Zhora. Je me suis penché pour tous les voir en même temps et aucun n'esquissait le moindre signe de plaisir, comme s'ils étaient tous paralysés de se trouver là.

– Bien, bien? a demandé l'animateur.

– Outili!...!

– Oui, j'ai alors dit pour mon compte personnel.

Et là toute la ligne familiale m'a regardé en rigolant.

Ensuite, le monsieur a expliqué le jeu qui allait commencer. Il allait demander à l'orchestre déployé en éventail derrière lui de jouer un air de musique, puis à tous les enfants de reconnaître le titre de la chanson. Celui qui trouvait la réponse recevait un cadeau tout neuf, choisi parmi ceux qui jonchaient les pieds du sapin, plus un paquet de papillotes, en chocolat, et avec des pétards dedans. Le sang est monté dans ma tête. Je me suis installé en tailleur sur le siège pour mieux voir.

L'orchestre a commencé à jouer. Plein d'hommes debout glissaient leurs archets sur des violons luisants et un autre appuyait sur un accordéon en souriant au rythme de ses accords. Au bout de trente secondes, l'animateur a fait: «Stop!», puis à la salle: «Alors?»

La tension augmenta d'un coup sec. Tout s'accélérait autour de moi. Les parents se penchaient sur leurs enfants. Ils leur soufflaient les réponses dans l'oreille. Je me suis retourné de tous les côtés, ils faisaient tous la même chose. C'était de la triche. J'ai voulu aller les dénoncer à l'animateur, mais j'avais un peu honte quand même, de rapporter des choses aussi graves.

Les airs de musique étaient célèbres. Très connus du grand public et du public des grands. Mon père et ma mère souriaient maintenant. Ils ne comprenaient pas grand-chose à ce qui se disait sur scène, mais ils avaient l'air surpris. Ils aimaient les clowns et les magiciens parce qu'ils n'avaient pas besoin de comprendre le français pour apprécier, et ma mère a même hurlé quand le magicien a découpé à la scie un homme tout entier qui s'était allongé dans une grande boîte. Elle ne pouvait plus regarder ce massacre. Même après lui avoir dit que c'était une blague, elle n'était pas rassurée du tout. Elle a dit que le magicien était un grand magicien. C'est surtout quand il a fait apparaitre et disparaître des lapins et des pigeons à volonté, à partir d'un mouchoir rose, que mon père a commencé à dire sa surprise. Pour plaisanter, il a dit:

– J'pourrait pas nous faire sortir des moutons, non?

Nous avons tous éclaté de rire. Surtout mes sœurs, qui n'avaient pas l'habitude de son humour. Hélas, il ne pouvait pas nous aider pour trouver les titres des airs de musique, vu que dans sa jeunesse il n'était pas dans cette partie de la terre et qu'il écoutait des chansons qui n'avaient rien à voir avec l'accordéon. Lui, c'était plutôt la Gaspa, le bendir et le chant du désert. Mais on ne lui en voulait pas pour ça.

Ahmadou Kourouma

ALLAH N'EST PAS OBLIGÉ

ROMAN

Éditions du Seuil

Enfant de la rue, le jeune Birahima a déjà perdu son père, lorsque sa mère cul-de-jatte meurt à son tour. Orphelin, Birahima part rejoindre sa tante Mahan, installée au Liberia. Se joint à lui Yacouba, un féticheur, marabout, escroc roublard qui « multiplie les billets » et attire souvent les catastrophes. En chemin, tous deux se heurtent aux guerres tribales qui font rage dans la région. Sans argent, Birahima cherche un travail et pour survivre se transforme bientôt en « small soldier », l'un de ces enfants-soldats qui écument l'Afrique, portent des kalachnikov et tuent sans sourciller.

Avec ses mots d'enfant et ceux des dictionnaires, Birahima raconte le chaos de ces conflits africains où les bandes de brigands et de pillards s'emparent d'un pays, de la terre comme des hommes, et se battent entre eux jusqu'à la destruction totale de l'un ou l'autre camp.

Usant d'une langue qui parvient, de déformations en inventions diaboliques, à éviter le pathos, Ahmadou Kourouma nous plonge dans une fresque cruelle, où chacun subit l'épreuve de la violence : bonnes sœurs armées jusqu'aux dents, chefs de gangs et prédicateurs, enfants et femmes violées, prisonniers torturés, corps baignant dans leur sang et membres coupés...

La folie meurtrière des guerres ethniques, sur fond de croyances irrationnelles et de religion, où les enfants ont perdu leur innocence.

Ahmadou Kourouma est né en 1927 en Côte-d'Ivoire. Après avoir vécu et travaillé au Togo, il vit actuellement dans son pays natal. Avec son premier livre, Les Soleils des indépendances (Seuil, 1976) il fut reconnu comme l'un des écrivains les plus importants du continent africain. Il a également publié Monné, ouvrages et défis (Seuil, 1990), En attendant le vote des bêtes sauvages (Seuil, 1999) et Allah n'est pas obligé (Seuil, 2000). L'ensemble de son œuvre a été couronné, en 2000, par le prix Jean Giono.

I

Je décide le titre définitif et complet de mon blabla est *Allah n'est pas obligé d'être juste dans toutes ses choses ici-bas*. Voilà. Je commence à conter mes salades.

Et d'abord... et un... M'appelle Birahima. Suis p'tit nègre. Pas parce que suis black et gosse. Non ! Mais suis p'tit nègre parce que je parle mal le français. C'est comme ça. Même si on est grand, même vieux, même arabe, chinois, blanc, russe, même américain ; si on parle mal le français, on dit on parle p'tit nègre, on est p'tit nègre quand même. Ça, c'est la loi du français de tous les jours qui veut ça.

... Et deux... Mon école n'est pas arrivée très loin ; j'ai coupé cours élémentaire deux. J'ai quitté le banc parce que tout le monde a dit que l'école ne vaut plus rien, même pas le pet d'une vieille grand-mère. (C'est comme ça on dit en nègre noir africain indigène quand une chose ne vaut rien. On dit que ça vaut pas le pet d'une vieille grand-mère parce que le pet de la grand-mère foute et malingre ne fait pas de bruit et ne sent pas très, très mauvais.) L'école ne vaut pas le pet de la grand-mère parce que, même avec la licence de l'uni-

versité, on n'est pas fichu d'être infirmier ou instituteur dans une des républiques bananières corrompues de l'Afrique francophone. (République bananière signifie apparemment démocratie, en fait régie par des intérêts privés, la corruption.) Mais fréquenter jusqu'à cours élémentaire deux n'est pas forcément autonome et mitifique. On connaît un peu, mais pas assez ; on ressemble à ce que les nègres noirs africains indigènes appellent une galette aux deux faces braisées. On n'est plus villageois, sauvages comme les autres noirs nègres africains indigènes : on entend et comprend les noirs civilisés et les toubabs sauf les Anglais comme les Américains noirs du Liberia. Mais on ignore géographie, grammaire, conjugaisons, divisions et rédaction ; on n'est pas fichu de gagner l'argent facilement comme agent de l'État dans une république foute et corrompue comme en Guinée, en Côte-d'Ivoire, etc., etc.

... Et trois... suis insolent, incorrect comme barbe d'un bouc et parle comme un salopard. Je dis pas comme les nègres noirs africains indigènes bien cravatés : merde ! putain ! salaud ! J'emploie les mots malinkés comme faforo ! (Faforo ! signifie sexe de mon père ou du père ou de ton père.) Comme gnamokodé ! (Gnamokodé ! signifie bâtard ou bâtarde.) Comme Walahé ! (Walahé ! signifie Au nom d'Allah.) Les Malinkés, c'est ma race à moi. C'est la sorte de nègres noirs africains indigènes qui sont nombreux au nord de la Côte-d'Ivoire, en Guinée et dans d'autres républiques bananières et foutes comme Gambie, Sierra Leone et Sénégal là-bas, etc.

... Et quatre... Je veux bien m'excuser de vous parler vis-à-vis comme ça. Parce que je ne suis qu'un enfant. Suis dix ou douze ans (il y a deux ans grand-mère disait

huit et mamman dix) et je parle beaucoup. Un enfant poli écoute, ne garde pas la palabre... Il ne cause pas comme un oiseau gendarme dans les branches de figuier. Ça, c'est pour les vieux aux barbes abondantes et blanches, c'est ce que dit le proverbe : le genou ne porte jamais le chapeau quand la tête est sur le cou. C'est ça les coutumes au village. Mais moi depuis longtemps je m'en fous des coutumes du village, entendu que j'ai été au Liberia, que j'ai tué beaucoup de gens avec kalachnikov (ou kalach) et me suis bien cané avec kanif et les autres drogues dures.

... Et cinq... Pour raconter ma vie de merde, de bordel de vie dans un parler approximatif, un français passable, pour ne pas mélanger les pédales dans les gros mots, je possède quatre dictionnaires. Primo le dictionnaire Larousse et le Petit Robert, secundo l'Inventaire des particularités lexicales du français en Afrique noire et tertio le dictionnaire Harrap's. Ces dictionnaires me servent à chercher les gros mots, à vérifier les gros mots et surtout à les expliquer. Il faut expliquer parce que mon blabla est à lire par toute sorte de gens : des toubabs (toubab signifie blanc) colons, des noirs indigènes sauvages d'Afrique et des francophones de tout gabarit (gabart signifie genre). Le Larousse et le Petit Robert me permettent de chercher, de vérifier et d'expliquer les gros mots du français de France aux noirs nègres indigènes d'Afrique. L'Inventaire des particularités lexicales du français d'Afrique explique les gros mots africains aux toubabs français de France. Le dictionnaire Harrap's explique les gros mots pidgin à tout francophone qui ne comprend rien de rien au pidgin.

Comment j'ai pu avoir ces dictionnaires ? Ça, c'est une longue histoire que je n'ai pas envie de raconter

maintenant. Maintenant je n'ai pas le temps, je n'ai pas envie de me perdre dans du blabla. Voilà c'est tout. A faforo (cul de mon papa) !

... Et six... C'est vrai, suis pas chic et mignon, suis maudit parce que j'ai fait du mal à ma mère. Chez les nègres noirs africains indigènes, quand tu as fâché ta maman et si elle est morte avec cette colère dans son cœur elle te maudit, tu as la malédiction. Et rien ne marche chez toi et avec toi.

Suis pas chic et mignon parce que suis poursuivi par les gnamas de plusieurs personnes. (Gnama est un gros mot nègre noir africain indigène qu'il faut expliquer aux Français blancs. Il signifie, d'après l'inventaire des particularités lexicales du français en Afrique noire, l'ombre qui reste après le décès d'un individu. L'ombre qui devient une force immanente mauvaise qui suit l'auteur de celui qui a tué une personne innocente.) Et moi j'ai tué beaucoup d'innocents au Liberia et en Sierra Leone où j'ai fait la guerre tribale, où j'ai été enfant-soldat, où je me suis bien drogué aux drogues dures. Je suis poursuivi par les gnamas, donc tout se gâte chez moi et avec moi. Gnamokodé (bâtardise) !

Mé voilà présenté en six points pas un de plus en chair et en os avec en plume ma façon incorrecte et insolente de parler. (Ce n'est pas en plume qu'il faut dire mais en prime. Il faut expliquer en prime aux nègres noirs africains indigènes qui ne comprennent rien à rien. D'après Larousse, en prime signifie ce qu'on dit en plus, en rab.)

Voilà ce que je suis ; c'est pas un tableau réjouissant. Maintenant, après m'être présenté, je vais vraiment, vraiment conter ma vie de merde de damné.

Asseyez-vous et écoutez-moi. Et écrivez tout et tout.

Allah n'est pas obligé d'être juste dans toutes ses choses.
Faforo (sexe de mon papa) !

Avant de débarquer au Liberia, j'étais un enfant sans peur ni reproche. Je dormais partout, chapardais tout et partout pour manger. Grand-mère me cherchait des jours et des jours ; c'est ce qu'on appelle un enfant de la rue. J'étais un enfant de la rue. Avant d'être un enfant de la rue, j'étais à l'école. Avant ça, j'étais un bilakoro au village de Togobala. (Bilakoro signifie, d'après l'inventaire des particularités lexicales, garçon non circonci.) Je courais dans les rigoles, j'allais aux champs, je chassais les souris et les oiseaux dans la brousse. Un vrai enfant nègre noir africain broussard. Avant tout ça, j'étais un gosse dans la case avec maman. Le gosse, il courait entre la case de maman et la case de grand-mère. Avant tout ça, j'ai marché à quatre pattes dans la case de maman. Avant de marcher à quatre pattes, j'étais dans le ventre de ma mère. Avant ça, j'étais peut-être dans le vent, peut-être un serpent, peut-être dans l'eau. On est toujours quelque chose comme serpent, arbre, bétail ou homme ou femme avant d'entrer dans le ventre de sa maman. On appelle ça la vie avant la vie. J'ai vécu la vie avant la vie. Gnamokodé (bâtardise) !

La première chose qui est dans mon intérieur... En français correct, on ne dit pas dans l'intérieur, mais dans la tête. La chose que j'ai dans l'intérieur ou dans la tête quand je pense à la case de ma mère, c'est le feu, la brûlure de la braise, un tison de feu. Je sais pas le nombre de mois que j'étais au temps où je me suis braisé l'avant-bras. (Braiser signifie, dans l'inventaire des particularités lexicales, cuire à la braise.) Ma maman

Document : *Les Maudits Français*, chanson de Lynda LEMAY, extraite de l'album *Du Coq à l'âme* (2000).

Note : Née en 1966 à Portneuf, au Québec, **Lynda Lemay** a débuté sa carrière musicale dans son pays, à la fin des années 80. Capable d'écrire, de composer et d'interpréter, avec la même veine, des refrains teintés d'humour et des couplets tragiques, cette chanteuse encore bien jeune a déjà derrière elle un parcours jalonné de succès et de nombreuses reconnaissances artistiques. Aujourd'hui, elle est une des représentantes les plus appréciées

Exploitation linguistique : Écoutez la chanson et complétez le texte. Les mots manquants sont des verbes conjugués au présent de l'indicatif.

Note : Si vous n'avez pas la possibilité d'écouter la chanson, complétez le texte en choisissant parmi les verbes repris ci-dessous, que vous conjuguerez à l'indicatif présent.
s'accommoder, apprendre, arriver, avaler, avoir, boire, coller, commander, comprendre, connaître, demander, se dérouler, dire (deux fois), donner, s'extasier, faire (deux fois), finir, goûter, manger, parler (deux fois), partir, passer, se plaindre, prendre, prononcer, rouler, tomber, toucher, trouver, réaliser, souhaiter

Les Maudits Français

Y (1) avec des mots précis
Puis y (2) toutes leurs syllabes
À tout bout d'champ, y s' (3) des bis
Y (4) leurs grandes journées à table

Ils ont des menus qu'on (5) pas
Y (6) du vin comme si c'était d'l'eau
Y (7) du pain pis du foie gras
En trouvant l'moyen d'pas être gros

Y (8) des manifs aux quart d'heure
À tous les maudits coins d'rue
Tous les taxis ont des chauffeurs
Qui (9) en fous, qui (10) au cul

Et quand y (11) de venir chez nous
C'est pour l'hiver ou les indiens
Les longues promenades en Ski-doo
Ou encore en traîneau à chiens

Ils (12) des tasses minuscules
Et des immenses cendriers

Y (13) du vrai café d'adulte
Ils (14) ça en deux gorgées

On (15) leurs gros bergers allemands
Et leurs petits caniches chéris
Sur les planchers des restaurants
Des épiceries, des pharmacies

Y (16) qu'y dînent quand y soupent
Et il est deux heures quand y déjeunent
Au petit matin, ça sent l'yaourt
Y (17) pas les œufs-bacon

En fin d'soirée, c'est plus choucroute
Magret d'canard ou escargots
Tout (18) bien jusqu'à c'qu'on (19)
À leur putain de tête de veau

Un bout d'paupière, un bout d'gencive
Un bout d'oreille, un bout d'museau
Pour des papilles gustatives
De québécois, c'est un peu trop

Puis, y nous (20) pour un martien
Quand on (21) un verre de lait
Ou quand on (22) : « la salle de bain
Est à quelle place, s'il vous plaît ? »

Et quand ils (23) chez nous
Y s'prennent une tuque et un Kanuk
Se mettent à chercher des igloos
(24) dans une cabane à sucre

Y (25) en amour sur le coup
Avec nos forêts et nos lacs
Et y s'mettent à parler comme nous
(26) à dire : Tabarnak

Et bien saoulés au caribou
À la Molson et au gros gin
Y (27) sur nos ragoûts
D'pattes de cochon et nos plats d'binnes

Vu qu'on n'a pas d'fromages qui puent
Y (28) d'un vieux cheddar
Et y (29) pas trop non plus
De notre petit café bâtard

Quand leur séjour (30) à sa fin
Ils ont compris qu'ils ont plus l'droit
De nous appeler les Canadiens
Alors que l'on est Québécois

Y (31) au revoir, les yeux tout trempés
L'sirop d'érable plein les bagages
On (32) qu'on leur ressemble
On leur (33) bon voyage

On est rendu qu'on donne des becs
Comme si on l'avait toujours fait
Y a comme un trou dans le Québec
Quand (34) les maudits français